

# 1990 : des années post-féministes

Autor(en): **Chaponnière, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682381>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES ANNÉES POST-FÉMINISTES

Chaque année, en Suisse et ailleurs, les femmes fêtent «leur» journée, le 8 mars, Journée Internationale des Femmes. Il m'est souvent arrivé, à cette occasion, d'être interviewée par des journalistes, dont les questions, d'année en année, se concentrent toujours plus sur le même point: «Comment peut-on être encore féministe aujourd'hui?»

Il est vrai que dans les années 70, le mouvement des femmes avait une visibilité qu'il n'a plus aujourd'hui. En vingt ans, le discours féministe est passé, dans l'opinion publique, au rang des objets de musée. Il n'a même pas fallu une génération pour reléguer un mouvement social à l'ombre des articles démodés. Que s'est-il donc passé? Première hypothèse: le mouvement est tout naturellement mort une fois sa tâche accomplie. L'égalité est inscrite dans la Constitution fédérale, le nouveau droit matrimonial place les époux sur un même plan, les procédures administratives pour un avortement se sont assouplies dans certains cantons; à l'exception de quelques hystériques (je ne parle pas des Appenzelloises...), les femmes, en gros, sont satisfaites de leur sort. Deuxième hypothèse: les années 70 ont été l'âge d'or des «nouveaux» mouvements sociaux. Soixante-huitards écolo-féministo-pacifistes de tout acabit ont eu leur heure de gloire; les années 80 entonnent un autre chant: génération walkman, l'heure est à l'individualisme triomphant. Troisième hypothèse: quoiqu'enterré plus souvent qu'à son tour, le féminisme n'est pas mort. Mais il a pris d'autres formes, d'autres enjeux sont à la clé, d'autres moyens sont mis en œuvre.

Chacune de ces hypothèses me semble juste mais incomplète dès lors qu'elle est séparée des deux autres. La première hypothèse, celle de l'accès à l'égalité formelle, tend à faire croire que le mouvement féministe des années 70 ne se serait attaché qu'à la revendication égalitaire et qu'une fois celle-ci satisfaite, les militantes seraient sagement rentrées au foyer et au travail. Or, le grand apport du nouveau mouvement n'a justement pas été celui-là. La tâche qu'il poursuivait était bien plus difficile, puisqu'il s'attachait principalement à détruire – pour la reformuler en tant que femmes – l'image de La Femme. Image mythique de féminité, image stéréotypée dans laquelle les femmes de chair et d'os

des années 70 ne se reconnaissaient pas. De là est parti tout le courant de révision de la représentation de l'homme et de la femme dans la publicité, les manuels scolaires, les offres d'emploi, les romans-feuilletons, etc. Et, de fait, le sexisme patent tend à disparaître de ces productions. La représentation de la femme-objet se faisant de plus en plus rare, rien, ou pas grand'chose, à première vue, ne contient de quoi heurter l'identité ou la sensibilité et des jeunes filles d'aujourd'hui. Elles ont généralement l'idée que le mouvement féministe des années 70 a fait son travail, qu'elles sont en mesure de choisir leur avenir, à savoir, pour la plupart, mener de front leur activité professionnelle et fami-

*Martine Chaponnière (1949), docteur en Sciences de l'Éducation, ancienne présidente du mensuel Femmes suisses, est chargée d'enseignement à l'Université de Genève et spécialisée dans les questions de formation des femmes. Elle termine actuellement une recherche qu'elle a dirigée pour le Fond national suisse de la Recherche scientifique sur «Les valeurs dites féminines et masculines et leur impact sur la vie sociale et professionnelle des femmes».*

TOURNEZ S.V.P.



liale, sans devoir renoncer ni à l'une, ni à l'autre, si ce n'est pour de courtes périodes. Cette sérénité des jeunes filles face à une conciliation relativement facile de leurs multiples rôles dans l'avenir marque à la fois les succès et les échecs du féminisme des années 70. Succès dans la mesure où, pour les jeunes, il est au moins possible d'imaginer une vie où les différents rôles de l'individu peuvent être pleinement remplis, voire partagés dans le cas du rôle parental; échec dans la mesure où nous savons cependant que ce n'est pas à vingt ans, ou même à vingt-cinq ans que les difficultés se posent, mais plus tard, vers trente ans, lorsqu'un ou deux enfants sont là, lorsque le conjoint ou le compagnon tente d'assurer son avenir professionnel, ce qui lui demande du temps et de l'énergie qu'il ne peut plus consacrer à la famille, lorsque le manque de crèches ou les horaires scolaires perturbent des plans pourtant si bien dessinés.

Cette idée issue du mouvement féministe selon laquelle tout serait aujourd'hui possible pour les femmes pose encore d'autres problèmes, notamment sur le plan psychologique. C'est ce que s'attache à décrire Rosiska Darcy de Oliveira dans un très bel ouvrage récemment paru<sup>1</sup> :

«Les femmes font leur entrée dans l'espace public en superposant leurs nouvelles tâches et la couche épaisse et ancestrale des responsabilités qui avaient toujours été les leurs du fait de leur appartenance à l'espace privé. Contredisant néanmoins les lois de la psychologie sociale d'après lesquelles, si un des rôles change, l'autre qui en dépend pour se définir doit aussi changer, les rôles féminins ont subi des transformations radicales sans que les rôles masculins en soient fondamentalement affectés. Pour se conformer au nouveau profil féminin qui émerge de l'éclatement de leur ancienne identité, les femmes se voient contraintes de concilier deux styles de vie, deux registres intellectuels et affectifs, deux modèles de conduite quotidienne (p. 54-55).

Cette crise d'identité est vécue individuellement, chacune à son niveau, dans son propre lieu d'insertion familiale et professionnelle. L'idée qu'il pourrait s'agir là d'un phénomène social et non purement individuel apparaît d'autant moins que la revendication collective ne fait plus partie du paysage des années 90. Et j'en arrive ici à ma seconde hypothèse relative au refrain sur «la mort du féminisme», à savoir la mort des mouvements sociaux en général.

Car nous assistons, depuis une dizaine d'années, à un étrange phénomène qui est celui de l'institutionnalisation toujours plus nette des grandes causes défendues auparavant par des groupes d'hommes et de femmes organisés de façon plus ou moins anarchique. Dans le cas de la lutte féministe, les bureaux de l'égalité, commissions féminines, centres d'information pour les femmes, etc., assument aujourd'hui en grande partie le travail assuré autrefois bénévolement par les groupements militants. Si les féministes des années 70 se sont battues pour obtenir les moyens de mettre en place une véritable

politique de l'égalité, il ne fait aucun doute, par ailleurs, que cette institutionnalisation croissante contribue à la démobilitation militante, et cela surtout pour les jeunes générations, enclines à voir le féminisme non seulement comme le combat de leurs mères, mais aussi, maintenant, comme un fait administratif.

Le féminisme a pris d'autres formes, d'autres enjeux, d'autres moyens formulai-je comme troisième hypothèse. Du côté de la forme, il est à la fois plus institutionnalisé, comme nous venons de le voir, mais aussi plus privé, plus individuel. Si le terme de «féministe» passe de plus en plus mal, c'est en ce qu'il réfère à l'image aujourd'hui dépassée du mouvement des femmes des années 70. Mais nombre de ses revendications ont pénétré la vie privée et professionnelle des femmes, appelées à négocier et renégocier sans cesse, chacune pour soi, ce à quoi elles estiment avoir droit : égalité dans le travail, l'instruction et la famille.

Mais ce combat pour l'égalité sous-tend d'autres enjeux que celui d'une pure égalité formelle, il sous-tend une modification fondamentale du contenu des rôles traditionnellement dévolus à l'un et l'autre sexes. Cela va beaucoup plus loin qu'un partage des responsabilités parentales et familiales. Cela implique que femmes et hommes puissent mettre en œuvre des qualités et des valeurs féminines ou masculines en fonction de la situation ou du lieu dans lesquels ils se trouvent et non en fonction du seul fait qu'ils appartiennent au sexe masculin ou féminin. Autrement dit, que femmes et hommes puissent, sans avoir le sentiment de transgresser les normes de la féminité ou de la virilité, jouer sur le registre de la compétitivité, de l'ambition et du rendement ou, au contraire, sur celui de la primauté de la qualité de la relation à l'autre.

Devant un si vaste projet, quel peut encore être le rôle du mouvement féministe dans les années 90? La tendance prise actuellement va dans deux directions. Premièrement, sur le plan de l'action, associations féminines et féministes se mobilisent pour favoriser la promotion des femmes dans tous les secteurs de la vie publique et professionnelle. Cette politique se fonde sur l'idée que plus les femmes seront nombreuses dans la sphère publique, plus le monde politique et économique encore très largement masculin devra tenir compte – si ce n'est intégrer – des façons de faire et des comportements nouveaux, ce qui ne pourra qu'enrichir sa pratique.

Par ailleurs – et c'est là la seconde direction dans laquelle est engagé le mouvement – un gros effort de réflexion scientifique est actuellement en cours autour de la difficile conciliation entre égalité et différence, ou autour de thématiques liées justement à la question des valeurs masculines et féminines. Dans quelle mesure cette orientation du mouvement féministe arrivera-t-elle à ne pas s'isoler des problèmes concrets des femmes, et dans quelle mesure aussi arrivera-t-elle à y intéresser les hommes, ce sont là, précisément, certains des enjeux du féminisme des années 90. ■

<sup>1</sup>*Le féminin ambigu*, Genève : Le concept moderne, 1990 (à commander aux Editions Zoé, 20, ave Cardinal-Mermillod, 1227 Carouge).